



«ENTRE GÉNÉALOGIE, HISTOIRE ET PATRIMOINE»

News de CHEZ NOUS

BULLETIN D'INFORMATION DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS DE FAMILLES DU QUÉBEC



Vol. 8, n° 12, décembre 2019

Mot du président



L'Association des Fournier d'Amérique (AFA) a procédé à un sondage dont les résultats sont révélateurs de l'intérêt que portent ses membres à ses activités et réalisations. Cela fournit de la matière à réflexion pour toutes nos associations. S'inspirant de l'expérience des Fournier, l'Association des familles Bérubé (AFB) procède d'ailleurs présentement au même exercice. Le taux de réponse s'annonce prometteur tout comme celui du sondage réalisé chez les Fournier.

Lors de la distribution de son bulletin de décembre 2018, l'AFA a invité ses lecteurs à participer au sondage. Le but de celui-ci était explicitement d'aider l'Association à se renouveler et à mieux répondre aux besoins des membres. La réponse fut au-delà des attentes du conseil d'administration. Sur 245 envois, 100 questionnaires sont revenus dûment complétés. Un document d'analyse des résultats a ensuite été réalisé, document à partir duquel nous vous présentons les données qui suivent. Plusieurs commentaires, d'ailleurs en italiques, proviennent directement de ce document.

Notons en premier lieu que les résultats indiquent un haut degré de satisfaction à l'égard des services rendus aux membres (71% «beaucoup satisfait») et de la communication provenant de l'association (76% «beaucoup satisfait»). Aucune insatisfaction ne fut signalée au sondage. Ce que les personnes sondées apprécient le plus c'est le bulletin. On note que 92 % des lecteurs sont fi-

dèles et environ 80% considèrent «Le Fournier» comme leur première source d'information concernant l'AFA.

Le site web de l'association est moins prisé. Sa consultation ne se fait que par 35% des membres (souvent ou parfois) tandis que seulement 7% le considère comme première source d'information. Il est important de souligner que ces chiffres reflètent tout probablement le profil des répondants. Un fort pourcentage, soit 96% des personnes ayant rempli le questionnaire, ont plus que 50 ans et plus que la moitié de celles-ci dépassent les 70 ans. Les premiers résultats reçus au sondage de l'AFB (Bérubé) vont dans le même sens.



Par Michel Bérubé
Président, FAFQ

Concernant les activités telles que la Cabane à sucre et/ou à la Classique de golf et de pétanque Adrien-Fournier, on comptabilise de 20 à 30% des répondants ayant déjà participé à ces activités. Le tiers des gens questionnés sont contre l'annulation de ces deux activités tandis qu'un peu moins des deux tiers sont sans avis devant cette question. Le dixième des personnes sondées aimerait voir des améliorations. Quelques propositions ont été soumises à cet effet.

Près des deux tiers des gens questionnés ont participé à un rassemblement de l'AFA ou plus et 57% sont contre



son annulation. C'est l'activité la plus appréciée. Certaines personnes interrogées voudraient des changements (16%) alors que d'autres n'en veulent pas (17%). Quelques suggestions ont été émises pour améliorer la rencontre et elles ont été notées par le conseil d'administration. Une vingtaine de lieux de rassemblements ont été proposés. Ces idées ont aussi été notées pour de prochaines discussions.

La raison la plus citée pour ne pas pouvoir participer aux trois principales activités de l'AFA est dû au fait que l'activité soit trop éloignée. Notons que 22 membres prenant part à l'enquête demeurent à l'extérieur du Québec, soit au Nouveau-Brunswick, en Ontario, en Saskatchewan et même en Colombie-Britannique.

L'analyse du sondage dévoile que les membres expriment un grand intérêt pour l'histoire et la généalogie, autant pour l'histoire générale que pour du contenu concernant les « Fournier », l'histoire des régions, le patrimoine ou l'histoire folklorique et sociale. Trois quarts des répondants affirment l'importance de maintenir les services en généalogie de l'AFA.

À première vue, le sondage communique les sentiments d'un effectif satisfait des services, des activités et du travail de l'AFA. Or, on pourrait facilement conclure que peu d'amélioration ou de changement serait nécessaire. Par contre, le CA remarque que la plupart des répondants sont membres depuis longue date, plusieurs depuis les débuts de l'association, et qu'il n'y a que 4% des membres qui ont moins de 50 ans. Aucune personne âgée de 30 ans ou moins n'a répondu au sondage.

Le document en vient à la conclusion qui suit, laquelle correspond sans doute à la situation de plusieurs associations de familles. L'effectif de l'association est en train de vieillir et l'AFA pourrait éventuellement disparaître. Les administrateurs en sont conscients et se mobilisent pour intervenir. Environ le quart des membres sondés ont offert des suggestions pour améliorer l'association et on étudie la faisabilité de les adopter ou les réaliser.

Depuis la fin janvier 2019, le Comité de la généalogie, en suivi au sondage, a porté son attention sur quelques

idées soulevées, question de ravigoter nos activités, notre rassemblement et notre bulletin. Aussi, 32 répondants souhaitent partager leurs histoires de familles avec et 18 sont intéressés à offrir du temps à l'association. Ils ont tous été contactés à ce sujet et nous sommes en attente d'une participation de leur part à différents dossiers.

Les administrateurs du CA sont heureux et fiers de la réponse obtenue des membres lors du sondage. Avec les commentaires reçus et des membres engagés, il y a de quoi construire un avenir sûr pour l'Association des Fourniers d'Amérique.

Même si le document produit par l'AFA se termine sur une note positive, il ne faut pas perdre de vue les questions qu'il soulève. La publication régulière d'un bulletin constitue par exemple le mortier, si vous voulez le liant, qui retient les membres anciens ou nouveaux, y compris ceux qui sont trop éloignés ou trop âgés pour participer aux activités sociales.

Le sondage confirme également un intérêt pour l'histoire et la généalogie, un intérêt auquel le bulletin de l'association se doit de répondre par son contenu. Les sites web constituent un plus sans pour autant peser très lourd dans la balance. Si l'intérêt pour les activités sociales apparaît en baisse, il ne disparaît pas complètement. Cela constitue toujours un moyen utile pour attirer de nouveaux membres plus jeunes, les nouveaux retraités par exemple.

Il faut cependant savoir quoi prioriser pour garder une association en vie, la première priorité apparaissant nettement comme celle de la publication régulière d'un bulletin qui offre du contenu.

* * * * *

La prochaine parution de *Nouvelles de chez nous* est prévue en février 2020.

Nous vous souhaitons, un heureux temps des fêtes et une bonne et heureuse année. Santé et prospérité.





ADN-Y: les Jobin font du progrès

Marcel Jobin, de l'Association des familles Jobin d'Amérique, résidant de Longueuil a rendu visite à nos bureaux cet été, notamment le 30 août et la dernière fois le 1^{er} novembre. Il apportait ses résultats à un test de *Family Tree DNA* (FTDNA) portant sur soixante-sept suites d'ADN, aussi appelées marqueurs, en anglais *DNA Sequencings, markers* ou *DYS* en abrégé. Il avait également avec lui les résultats d'un autre Jobin du Québec au même test, mais pour trente-sept marqueurs.

Sur les 37 marqueurs en commun, il n'y en avait qu'un seul qui était différent. Rappelons que chaque marqueur se traduit par un chiffre qui nous donne une répétition de motifs (*repeats* en anglais). Quand il y a sur un marqueur un motif de plus ou de moins, on parle d'une différence d'un seul degré. Nos deux Jobin ont donc une signature *adénique* très semblable qui nous indique même qu'ils doivent très probablement appartenir à une même lignée.

Là où les Jobin font un grand pas en avant, c'est qu'ils ont aussi obtenu les résultats d'un Jobin de Suisse qui s'est fait tester, également pour 67 marqueurs. Ce Jobin appartient au même haplogroupe R-M269, le plus commun en Europe de l'Ouest, mais il a surtout une majorité de marqueurs identiques à ceux des deux Québécois. Cela nous indique que ce Jobin suisse a le même ancêtre que nos Jobin québécois en remontant son ascendance patrilinéaire. En même temps, il y a sur certains de ses marqueurs des différences allant d'un à trois degrés pour une vingtaine de degrés en tout, ce qui indique que cet ancêtre commun a vécu il y a déjà pas mal longtemps, peut-être même avant l'apparition du patronyme Jobin. Notre Suisse et nos deux Québécois portent pourtant le même patronyme.

Le « cousin » suisse sait par ailleurs que son ancêtre le plus éloigné vivait au XIV^e siècle, un siècle durant lequel sont nés plusieurs patronymes en Suisse. Comme ailleurs, certains existaient déjà au XIII^e mais ils se généralisent progressivement au siècle suivant. L'ancêtre commun ne peut donc remonter à 900 ou mille ans, mais plutôt un peu avant l'aïeul du Jobin suisse, à moins que cet aïeul soit lui-même l'ancêtre en ligne direct des Jobin québécois.

Une documentation provenant de Suisse nous apprend que le patronyme Jobin dérive du prénom Job qui est

lui-même une contraction de Jacob. Un Jobin, né vers 1340 et décédé avant 1429, a donné son nom à un fils prénommé Estevenin. Né vers 1370 et décédé avant 1444, celui-ci est considéré comme un bourgeois de Muriaux; il est d'ailleurs propriétaire d'une *hostellerie*. De plus, il a laissé des traces dans trois documents relatifs à une querelle opposant son village à un village voisin, Breuleux. Les deux villages se situent au nord de la Suisse et tout près de la France. La documentation liste par ailleurs tout une série de descendants d'Estevenin qui s'étend pratiquement jusqu'à nos jours.

Nous savons par ailleurs que les Miville du Québec, aussi appelés Miville-Deschênes ou simplement Deschênes, ont également des racines en Suisse. Il est souvent question de Fribourg se situant au sud de la région déjà mentionnée. Avec les Jobin, nous parlons donc de deux familles qui pourraient avoir des origines celtes. Au temps de César, la région était justement occupée par les Helvètes, voisins des Séquanais, un autre groupe gaulois.

Avec le temps, s'il est possible d'obtenir les résultats d'un ou de quelques Jobin de France et que ceux-ci comportent moins de différences avec nos deux Québécois que le « cousin » suisse, cela pourra donner progressivement une idée du parcours suivi par les Jobin au fil des siècles, avant qu'ils n'aboutissent en Nouvelle-France. L'ancêtre des Jobin du Québec vivait d'ailleurs dans l'Eure, au sud de Rouen, avant de migrer en Amérique. Nous savons déjà par ailleurs que les descendants des Helvètes ont souvent migré vers le nord-est de la France, ce qui donne un indice de leur cheminement. En même temps, il y a toujours une forte concentration du patronyme en Suisse, laquelle serait visible dans certains cimetières.

Je suis par ailleurs un peu jaloux. Il y a bien des gens qui aimeraient sans doute aussi, comme moi, connaître comme cela les résultats obtenus par leurs homonymes venus d'Europe. Je garde espoir. Les Français ne résisteront sûrement pas indéfiniment à la tentation d'en savoir plus sur leur généalogie génétique, ce qui devrait éventuellement amener une révision de la réglementation restrictive à l'égard des tests sur l'ADN, laquelle existe présentement en France.

Michel Bérubé



Harty S. Bérubé et sa famille (2^e partie)

Les sources

Après le décès de nos parents, nous avons hérité d'une masse de documents que notre mère avait conservée malgré quelque cinquante déménagements. Ceux-ci furent pour nous une révélation étonnante. Nous en savions peu en effet sur les premières années de vie de nos parents. Ce fut un acte d'amour de notre part que de transcrire et d'annoter ces documents. La plupart ont été rédigés par nos parents, mon frère et moi-même, mais il y a aussi des contributions de plusieurs autres membres de la famille. Notre oncle Henri a par exemple servi durant la 2^e Guerre mondiale et en Corée. Nous avons ses dépêches du champ de bataille.

Nos deux parents parlaient parfaitement le français et l'anglais et leur prose se démarquait par un style vivant. Ils avaient un sens aigu de l'observation et ils ont vécu une époque intéressante dans des lieux qui l'étaient également. Notre mère a tenu son journal intime à jour pour la plus grande partie de sa vie. Elle n'était pas gênée de mettre sur papier ses pensées les plus personnelles. Quand elle était séparée de son mari (et plus tard de ses enfants), elle pouvait écrire des lettres détaillées et pleines d'esprit à toutes les semaines. Le gros de ce matériel a survécu et nous disposons souvent d'un échange de lettres dans les deux sens.

Les *Bérubé Papers* commencent en 1900 et tiennent en 65 volumes, chacun d'environ 200 pages, en format pdf. L'action se déroule surtout en Ontario, au Québec, dans le Vermont, les États de New York et du Massachusetts, avec des incursions au Groenland, en Corée du Nord, au Libéria, aux Philippines et ailleurs. Tout est en ordre chronologique, de telle sorte que les lettres et les entrées dans un journal intime sont entremêlées. Il y a parfois plusieurs membres de la famille qui tenaient un journal personnel. J'ai utilisé différents types de caractères pour les différencier les uns des autres.

Les textes originaux sont surtout en anglais, mais certains sont en français ou en sténo de type Gregg. J'ai reproduit les originaux, mais aussi fourni une traduction en anglais en parallèle. J'ai fait le choix de transcrire

chaque mot de façon exacte, en conservant les fautes d'orthographe. J'ai pris le soin de différencier le texte des opinions de nature éditoriale. Les textes douteux ou illisibles sont aussi annotés. À quelques occasions (ne représentant pas plus d'une page pour l'ensemble), j'ai écarté un texte à la demande d'un membre de la famille. J'ai eu plusieurs fois à résoudre un casse-tête de détective en cours de route: des références à l'actualité devaient être expliquées, des lettres devaient être datées (à partir d'une preuve circonstancielle), l'origine de citations littéraires a dû être retracée et l'avis de décès de notre grand-père s'est avéré lui-même erroné. Il y a par exemple eu un heureux développement quand j'ai découvert que plusieurs membres de la famille (moi inclus) avaient distraitemment daté des lettres en fonction de l'année précédente jusque tard en janvier d'une nouvelle année. Cela a généré plusieurs notes de bas de page.

Il y a une tonne de photographies enchâssées chronologiquement à l'intérieur du texte. Elles font individuellement l'objet d'une légende et d'une référence à des archives séparées. Les photos originales peuvent être vues avant que je ne fasse des choix en les retravaillant, soit en les recadrant, en les redressant ou en les rendant plus lumineuses, souvent avec une résolution supérieure à ce que le format pdf nous permet.

Les documents ne sont pas indexés. Ils sont cependant faciles à retrouver avec un ordinateur parce que le texte a été reproduit, pas seulement scanné. À chaque fois que la famille est déménagée à un nouvel endroit, j'ai dressé une liste des personnes rencontrées dans ce milieu.

La portée des *Berube Papers*

Nous y trouvons des esquisses d'une communauté minière du Nord à une ancienne époque, à une période pas trop éloignée de celle des pionniers qui étendaient nos frontières. On y trouve aussi de l'information et des photos ayant trait à des personnages politiques importants, autant du fédéral que du provincial. Nous ne sommes pas une famille ordinaire et nous nous percevons



Rassemblement des familles Vachon & Pomerleau



Les familles Vachon & Pomerleau ont tenu leur rencontre annuelle au Collège militaire royal de Saint-Jean le samedi 14 septembre 2019. Vingt-cinq personnes ont convergé des quatre coins du Québec pour y participer. Le buffet chaud servi aux invités fut grandement apprécié. En après-midi, monsieur Léandre Vachon a tenu une conférence fort passionnante relatant les péripéties du voyageur et aventurier, Samuel de Champlain, lors de sa visite de reconnaissance du territoire en 1609 sur la rivière Richelieu qui le mena à la découverte d'un immense lac qui porte aujourd'hui fièrement son nom. Les participants ont d'ailleurs été enchantés par la visite des lieux qui s'est terminée par un tour guidé de l'exposition permanente au musée du Fort Saint-Jean relatant l'histoire militaire d'une région qui s'étend principalement du Québec jusqu'au Vermont.

Suite de la page 4...

comme intéressants, ces documents fournissant de près un regard de nous-mêmes sur trois générations.

J'ai résisté à la tentation de faire de la fiction ou de réécrire notre histoire dans mes propres mots. Il m'est arrivé de spéculer, mais ces spéculations sont clairement identifiées comme telles. Un romancier professionnel aurait pu transformer ce matériel pour en faire une nouvelle version de *Maria Chapdelaine*, mais cela dépasse ma compétence.

Nous espérons que les *Berube Papers* serviront d'inspiration aux historiens du futur qui s'intéressent au développement des sociétés, tout comme les *Paston Letters* du XIV^e siècle l'ont été pour les historiens modernes. D'ici à ce qu'ils soient ainsi utilisés, nous espérons qu'ils plairont aux Bérubé et aux Tremblay de notre époque.

Les *Bérubé Papers* pourront bientôt être consultés sur le site Internet de la Bibliothèque Nationale du Québec.

Pierre Bérubé





Voyage « Retour aux Sources 2020 » **Association des familles Richard** **Circuit en France du 28 mai au 8 juin 2020**

L'association des familles Richard vous invite à participer à un voyage en France qui aura lieu au printemps 2020. Ce sera une occasion unique pour vous de découvrir les endroits d'origine de nos ancêtres ayant peuplé le Canada et les États-Unis, ainsi que de visiter les plus beaux sites de la France. De plus, nous profitons de cette occasion pour inaugurer deux plaques en hommage à des ancêtres Richard.

Les départs et arrivées en avion pourront se faire, à votre choix, de Québec ou de Montréal. Nous arriverons à Paris et repartirons de Bordeaux. Nous serons accompagnés tout le long du voyage par Madame Prestavoine, gérante de l'agence française *Racines Voyages*. Nous avons concocté ensemble un parcours de rêve.

Les places seront limitées à 25 personnes et le transport se fera en autocar de luxe tout au long du trajet.

Le coût du séjour est de \$2,900 pour le séjour terrestre plus les vols d'avion (entre \$750 et \$800). Ce qui donne un coût total de moins de \$3,700 par personne en occupation double, on doit rajouter \$400 pour une occupation simple. C'est un coût vraiment très avantageux pour la qualité du voyage offert. Prenez connaissance du parcours détaillé dans les pages qui suivent.

Les billets d'avion peuvent être achetés auprès d'Air Transat, une quantité de sièges a été réservée pour le groupe. Les personnes qui veulent prolonger leur séjour en France pourront aussi le faire.

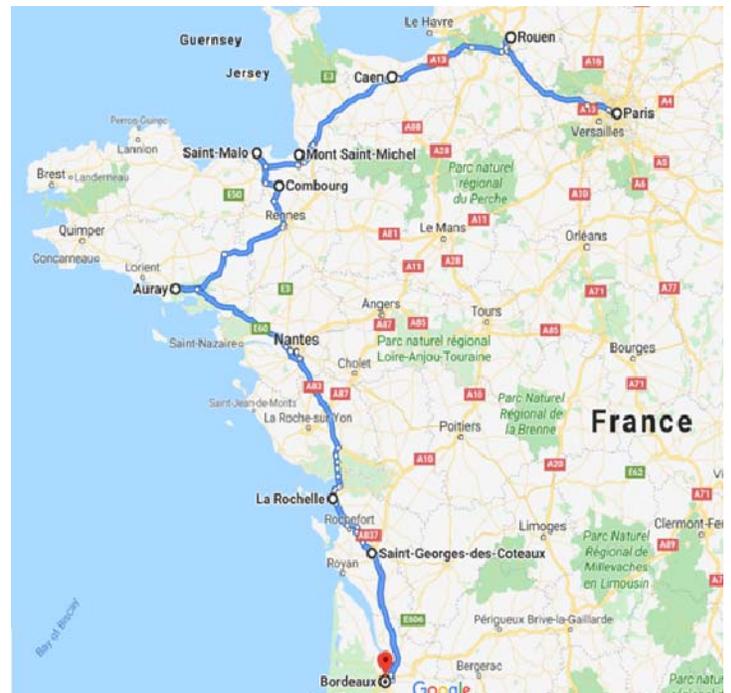
Il est temps de réserver votre place. Nous planifions avoir complété les réservations avant la fin de l'année 2019. Pour ce faire, un dépôt de 30% du montant du séjour terrestre (\$970) est requis pour enregistrer votre réservation.

Les premiers arrivés seront les premiers servis, donc ne tardez pas à faire votre dépôt, il y a déjà plusieurs personnes qui se sont déjà inscrites. Le solde sera payable 45 jours avant le départ, soit le 14 avril 2020.

Pour information et inscription, veuillez communiquer avec **Mme Cécile Richard** au (418) 871-9663 ou par courriel : crichard@oricom.ca

Profitez de cette opportunité unique qui ne se reproduira pas.

Circuit touristique de 12 jours/ 10 nuits en France, visite des sites de mémoire des ancêtres Richard et réceptions avec pose de plaques commémoratives en hommage à nos ancêtres.



Jour 1 (28 mai) : Départ de Montréal ou Québec, au choix avec Air Transat – Paris.

Jour 2 (29 mai) : Arrivée et prise en charge à l'aéroport de **Roissy CDG**. Accueil par Racines Voyages –Déjeuner libre ou dans l'avion.

Transfert sur le **Château de Versailles** (1h15 – 1h30) : « *Ce n'est pas un palais, c'est une ville entière. Superbe en sa grandeur, superbe en sa matière.* » –Il compte parmi les plus célèbres et prestigieux monuments, classé au patrimoine mondial de l'humanité. Jusqu'à la Révolution française, les rois s'y sont succédé, embellissant le Château chacun à leur





tour. Le Château compte aujourd'hui 2 300 pièces, réparties sur 63 154 m².

Visite du château et de ses collections avec audioguide (Durée : 1h30) - Temps libre au domaine de Trianon et dans les jardins. Dîner.

Transfert à **Gennevilliers** (distance 25km/45min-1h).

Visite de l'entreprise **Cafés Richard**, Une histoire de famille depuis 1892. Un savoir-faire de la torréfaction qui se perpétue depuis plusieurs générations (à confirmer).

Transfert retour à Paris (distance 15km/45min).

Installation à l'hôtel pour 2 nuits

Souper libre. Hôtel Paris ou environs

Jour 3 (30 mai) : **Paris** – Déjeuner -- Visite panoramique guidée dans la capitale avec arrêts pour admirer les plus beaux sites (Arc de Triomphe, basilique du Sacré cœur de Montmartre, Notre-Dame, la Tour Eiffel, le Louvre, l'Opéra Garnier...) (1h30). Visite des **Archives Nationales de Paris** et échanges avec des spécialistes français, archivistes, généalogistes (1h30), en compagnie d'un partenaire de Racines Voyages agréée.



Dîner - Temps libre (avec option assistant de shopping).
En fin de journée :

Transfert à l'embarcadere des bateaux de **croisière sur la Seine. Le plus beau spectacle, la nuit** : les ponts éclairés, le Louvre illuminé, la Tour Eiffel qui scintille. (2h15) sur fond de musique douce, avec un souper en trois temps. Puis transfert à l'hôtel.

Jour 4 (31 mai) : Déjeuner -- Départ pour la Normandie (135 km-2h00). Arrivée à **Rouen** (Marin Richard). Visite guidée de la cité médiévale, capitale de la Haute-Normandie d'où partirent avec Samuel de Champlain de nombreux pionniers. Puis continuation et Dîner sur la **Côte Fleurie** (avec arrêts dans les fameuses stations balnéai-



res françaises **de Deauville et Trouville**) jusqu'à **Caen**. Tour panoramique commenté de la ville avec arrêts (Château, Le Mémorial, Abbayes aux Hommes et aux Dames, Port de Plaisance). Temps libre dans la cité de Guillaume le Conquérant.

Installation à l'hôtel – Souper libre

Jour 5 (1 juin) : Déjeuner – **Les plages du débarquement**

En 1944, le 6 juin et pendant le long été qui suivit, des hommes du monde entier sont venus se battre en Normandie pour abattre le nazisme et rétablir la Liberté. La Normandie garde à jamais les traces de



cette histoire. Visite accompagnée tout le long du parcours avec guide privé spécialisé dans le bus. **Courseulles sur mer** (visite guidée du Centre canadien Juno-Beach – Promenade libre dans le Parc Juno et sur la plage) - 2h. Visite du cimetière canadien de **Bernières sur mer**. Continuation vers le site de Omaha Beach et visite du cimetière américain de **Colleville s/mer**, du port artificiel d'**Arromanches** et de son musée à 360°. Ces hauts lieux représentent des moments d'émotion intenses. Dîner chez un producteur local. Transfert vers l'hôtel près du Mont Saint-Michel (130km – 1h45). Installation à l'hôtel- Souper libre

Jour 6 (2 juin) : Déjeuner -- **Le Mont Saint-Michel**. "Merveille de l'Occident". Le rocher et la Baie sont inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1979. Accès en navette (tram ou à cheval !) car le parking est à 3km du Mont. Visite guidée de l'Abbaye (2h). Dîner et temps libre dans le village.



Transfert à **Saint-Malo** (55 km – 1h15)

Arrivée en Bretagne ! Visite guidée de Saint-Malo, la cité des corsaires et de Jacques Cartier (Durée : 1h). Les remparts, les portes de la ville intra-muros, le tombeau de Chateaubriand...

Transfert à l'hôtel à Saint-Malo. Souper libre.

Jour 7 (3 juin) : Déjeuner -- **Combourg – Auray – La Rochelle**

Transfert à Combourg, lieu d'origine de Michel Richard de St-Vallier (40km/1h). Petite Cité de Caractère, Combourg dispose d'un patrimoine remarquable. Visite commentée du château de Combourg (Durée : 1h). Il évoque une histoire de la Bretagne du Moyen Âge à nos jours. Le grand écrivain et



homme politique François-René de Chateaubriand y passa son enfance et l'immortalisa dans ses Mémoires d'outre-tombe. Le château aux multiples vies est aujourd'hui encore habité par ses descendants.

Transfert à **Auray** (200km/2h) dans le Golfe du Morbihan, dont François Richard d'Acadie est originaire.

Dîner dans une crêperie, spécialité de la région Bretagne.

Découverte libre d'Auray, le port de Saint-Goustant, poussez les portes des galeries à la rencontre des artistes et artisans.

Poursuite vers **Sainte-Anne d'Auray** (distance 10km/15min), haut lieu de pèlerinage en Bretagne. Visite libre de la basilique Sainte-Anne d'Auray.

Transfert à la Rochelle (distance 270km/3h45).
Installation à l'hôtel. Souper libre. Nuit à La Rochelle.

Jour 8 (4 juin) : **La Rochelle** – Déjeuner-- Dès le 17^{ème} siècle, la ville a été le premier Port canadien du Royaume.

Inauguration d'une plaque en hommage aux Ancêtres Richard (Michel, Pierre, Guillaume, Jacques) à la chapelle de l'église St-Sauveur, cocktail sur place.
Dîner



Promenade guidée dans la ville organisée avec l'association des pays Rochelais. - Durée : 1h30 Temps libre.
Installation à l'hôtel. Souper libre.

Nuit à La Rochelle

Jour 9 (5 juin) : Déjeuner -- **La Rochelle** – **Hiers Brouage-Saint-Georges des Coteaux** – **Saintes**.

Visite guidée de la cité de Brouage (1h de la Rochelle), lieu de naissance de Samuel de Champlain, fondateur de Québec et de Pierre Richard. Ce village fortifié est classé Grand Site National depuis 1989 et a obtenu le label "Plus beaux villages de France" en 2017. (1h30) – Dîner.

Transfert vers **Écoyeux** (distance 60 km/60min) appartenant aujourd'hui à la communauté de communes de Saintes. Lieu d'origine de Pierre Richard de l'Ange-Gardien. Visite accompagnée par un responsable de la commune (l'église, l'ancien château aujourd'hui la mairie, la laiterie, le manoir).

Transfert vers **Saint Georges des Coteaux** (distance 40km/1h).

Découverte libre de Saint Georges des Coteaux : le Château de Romefort, l'église Romane

Inauguration d'une plaque en hommage à Pierre Richard de Cap-St-Ignace dans le parc adjacent à l'église, cocktail.

Transfert vers **Saintes** en Charente-Maritime (distance 10km/20min).

Installation à l'hôtel.

Souper libre. Nuit à Saintes ou aux alentours.

Jour 10 (6 juin): Déjeuner -- **Saintes** – **Ecoyeux** – **Saint-Léger - Bordeaux**

Visite guidée de **Saintes** : son prestigieux passé antique, ses églises romanes et sa cathédrale gothique, le charme de son centre-ville. (Durée : 2h).

Option : Rencontre avec le Cercle généalogique de Saintonge. Dîner.



Transfert vers **Saint-Léger** (605 habitants), lieu d'origine de Guillaume Richard dit Lafleur (distance 30km/30min). Visite d'une distillerie de Cognac.

Transfert à Bordeaux en région Aquitaine (distance 110km/1h30).

Souper libre. Installation à hôtel.

Jour 11 (7 juin) –Déjeuner -- Bordeaux

Flânerie guidée dans le vieux Bordeaux. La ville est inscrite depuis 2007 sur la Liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO ! C'est la reconnaissance de la valeur et de l'unité patrimoniale d'une ville exemplaire par l'unité de son expression urbanistique et architecturale (Durée : 2h). Arrêt à la Cité du Vin.

Transfert sur la route des vins de Bordeaux dans la région de Saint-Emilion (distance 45km/50min).

Dîner. Visite de caves et dégustation dans un domaine viticole. Transfert à l'hôtel. Souper libre.

Nuit à Bordeaux.

Jour 12 (8 juin) Déjeuner -- **Bordeaux** -- **Canada**

Transfert à l'aéroport de Bordeaux.

Vol de retour vers Québec ou Montréal.

Fin du voyage.

Est-compris dans le séjour terrestre :

- 10 nuits en hébergement 3* (Chambre Double).
Chambre Seule : supplément de 400 CAD ; -tous les





Nouvelles de CHEZ NOUS

déjeuners, 9 dîners, dégustations et un souper (souper-croisière),

- Le transport en autocar tout confort avec chauffeurs (dont un pour les transferts à Paris). Confort : Sellerie de qualité, climatiseur, toilette, vidéo, micro-TV, réfrigérateur et autres options. Répond aux dernières normes environnementales.
- Tous les transferts hôtels/aéroports
- Les droits d'entrée et visites avec les guides locaux mentionnés au programme
- N'est pas inclus dans le prix : les repas non mentionnés, certaines boissons au repas, les assurances-voyages et les dépenses personnelles, options en supplément.

Prix et modalités :

2 900 CAD / personne, taxe incluse ; **transport aérien non compris**.

Transport aérien :

Un nombre limité de sièges a été réservé auprès d'Air Transat pour des départs de Québec ou de Montréal. Le prix inclut un bagage de 23 Kg.

- Québec, coût aller-retour (28 mai au 8 juin) : **\$795 CAD**
Départ à 19 :30 (vols TS977 / TS110, escale à Montréal) ; arrivée à Paris le lendemain à 10 :40
Retour de Bordeaux à 9 :15, (vols TS447 / TS914, escale à Montréal) ; arrivée à 18 :30
- De Montréal, coût aller-retour (28 mai au 8 juin) : **\$745 CAD**
Départ à 21 :50 (vol TS110) ; arrivée à Paris le lendemain à 10 :40
Retour de Bordeaux à 9 :15 (vol TS447) ; arrivée à Montréal à 11 :00

Modalités : Un dépôt de garantie de 30% (\$ 970) est requis pour confirmer votre réservation du séjour terrestre, payable au nom de l'**Association des familles Richard** –

Le solde sera payable 45 jours avant le départ, soit le 15 avril 2020.

Les billets d'avion seront payables auprès d'Air Transat au plus tard 60 jours avant le départ. Des indications vous seront données lors de votre réservation.

Pour information et inscription, veuillez communiquer avec **Mme Cécile Richard** au (418) 871-9663 ou par courriel : crichard@oricom.ca



Photo prise par un participant au voyage des familles Gagnon en mai 2019. La Rochelle, le port d'où sont partis nos ancêtres de France en majorité.



ASSOCIATION POUR LE SOUTIEN ET L'USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Personne morale constituée en 1986 sous le nom de Association des usagers de la langue française, en vertu de la III^e partie de la Loi sur les compagnies (chap. C-38)

Fondateur et président honoraire : Robert Auclair

Lettre aux Salabériennes et aux Salabériens

CAMPIVALLENSIEN?

Un Campivallensien est un habitant de la ville de Campivallensis (Valleyfield).

Or, il n'existe pas de ville ainsi dénommée légalement au Québec.

Donc, aucun habitant chez nous ne peut être appelé Campivallensien.

Comment expliquer alors l'emploi officiel, mais erroné, du gentilé « campivallensien » ? Pour le savoir, il faut remonter dans l'histoire.

En 1874, un certain nombre de municipalités de la Montérégie se fusionnent pour former une nouvelle ville. Le maire d'alors, Marc-Charles Depocas, suggère l'appellation **Salaberry** en hommage au colonel du régiment des Voltigeurs, Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, vainqueur de la bataille de Châteauguay remportée sur les Américains le 26 octobre 1813. Toutefois, l'élément **Valleyfield**, emprunté à *The Valleyfield Paper Mills*, une papeterie originaire d'Écosse établie ici en 1854, est ajouté plus tard à la suite de l'insistance des descendants des Loyalistes qui préfèrent une appellation anglaise, ce qui donne légalement **Salaberry-de-Valleyfield**. Par la suite, le nom Valleyfield devient l'appellation courante dans l'Administration et la vie de tous les jours au point de supplanter celui de Salaberry, même chez les francophones. Incroyable, mais vrai!

De leur côté, les autorités diocésaines de l'Église catholique romaine suivent ce courant regrettable et demandent à Rome la création d'un diocèse sous le nom de Valleyfield. Traduit de façon douteuse selon certains, le nom Valleyfield devient « campivallensis », soit *campi* (champ) et *vallensis* ? (petite vallée). Cela explique le fait que le bref apostolique du 5 avril 1892 emploie le mot « Campivallensis » pour désigner le diocèse en latin, d'où l'appellation « Diocèse de Valleyfield » au lieu de « Diocèse de Salaberry » et, par la suite, Collège de Valleyfield au lieu de Collège de Salaberry. À partir de là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour appeler Campivallensiens les habitants de la ville appelée erronément Valleyfield, en latin Campivallensis. Le conseil municipal adopte le gentilé « campivallensien » le 22 septembre 1980.

En somme, cette appellation est un nom étrange et maladroit issu d'un latinisme douteux, lui-même tiré du nom ajouté Valleyfield plutôt que du nom de souche Salaberry, devenu le toponyme officiel Salaberry-de-Valleyfield.

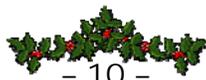
Il est temps pour le conseil municipal actuel de prendre l'initiative de la correction d'une erreur collective du passé, erreur à laquelle il n'a pas été mêlé, et de remplacer le gentilé actuel par celui qui est formé normalement à partir de l'appellation légale de la ville, soit « Salabérien ». Il va également de soi que la *Commission de toponymie du Québec* officialise cet ethnonyme.

La personne qui habite

SALABERRY-DE-VALLEYFIELD

est une SALABÉRIENNE ou un SALABÉRIEN.

Le 1^{er} novembre 2019





Chroniques du 20^e siècle (La suite)

Par Louis-Philippe Fleurent

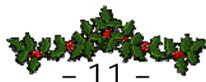
Chapitre Trois : *La crise économique*

En 1927, la situation économique de Philippe et Albertine est pour le moins préoccupante; ceux qui leur doivent de l'argent ne les paient pas, ou en sont incapables. Lui-même n'arrive plus à rencontrer ses obligations et il a 8 enfants à faire vivre dont le plus vieux est âgé d'à peine 11 ans. Il doit envisager la possibilité qu'il peut se faire saisir sa terre. Aux grands maux, les grands remèdes: il se met à la recherche d'un emploi avec l'aide de sa belle-famille Tremblay et aussi grâce à ses habiletés manuelles principalement à travailler le bois. Il réussit à se faire engager à la ville de Verdun comme journalier. L'été suivant, en 1928, il fait venir sa famille à Verdun quittant ainsi Sainte-Perpétue sans espoir de retour. La famille s'installera d'abord à Saint-Henri, puis peu après au 488 rue Galt à Verdun et y résidera de nombreuses années.

Arrive maintenant le fameux jeudi noir le 24 octobre 1929. La prospérité d'après-guerre et les années folles s'envolent en fumée. Les usines cessent de produire parce que plus personne n'achète. Ceux qui peuvent le mieux faire face à la crise sont ceux qui possèdent une terre et qui n'ont aucune dette.

Ce n'est pas tout à fait le cas de mon autre grand-père Alcide qui lui, possède des animaux ainsi que le « grément » nécessaire à l'exploitation d'une ferme, mais ne possède pas de terre et doit donc en louer. Paraîtrait que c'est son demi-frère qui a hérité de la terre dans sa part d'héritage; une autre version de l'histoire veut qu'il n'ait pas hérité de toute la terre alors ne pouvant racheter la part des autres il serait parti avec le grément seulement. L'Angleterre a eu Jean sans Terre et ma famille a eu son « Alcide-sans-terre ». Avez-vous une petite idée de ce qui s'en vient ? Eh oui, Alcide et Éva voyant leur famille s'agrandir vont louer une terre plus grande et ils aboutissent comme locataires sur la terre saisie à la famille de Philippe. Alcide et Éva vont donc occuper cette terre 2 ou 3 ans, le temps que naissent Annette le 26 février 1930, Rémi le 7 juillet 1931 (qui décèdera le 23 octobre 1931) et Marcel le 11 août 1932. Ils se déplaceront plus tard à La Visitation pour la naissance de Lucienne le 22 août 1933 qui décèdera le 23 octobre de la même année.

Pourtant la crise frappe dur et le pire est à venir avec un taux de chômage record de 26.4% en 1932. Ah! Si le Canadien avait gagné la coupe cette année-là tout aurait été plus facile à accepter, mais il a fallu que ce soit les Maple Leafs, quand on dit que ça va mal, c'est le cas. On peut quand même trouver des choses positives au début des années 1930. L'arrivée de Mary Travers dite « La Bolduc », c'est en 1930, de même que l'arrivée du R-100 et l'inauguration du pont Jacques-Cartier. Pour 1931, nous avons le statut de Westminster par lequel l'Angleterre reconnaît l'indépendance politique du Canada et le grand Montréal dépasse le million en population. En 1932, Joseph-Armand Bombardier et Edmond Fontaine construisent le premier modèle de motoneige à hélice et c'est la parution du livre de Claude-Henri Grignon « Un homme et son péché ».





Un jour, j'ai déclaré que j'adorais la fricassée. C'est le genre de déclaration qui va déclencher tout un sermon de la part de la *mater familias*. Ma mère s'est empressée de répliquer que c'est facile à dire quand on en mange une ou deux fois par année, mais quand on mange ça (et dans sa voix le « ça » se prononce en majuscule!) jour après jour et qu'il n'y a pas de viande sur le morceau de lard, et que le morceau de lard lui-même est de plus en plus petit, et que les patates sont de plus en plus molles, et qu'elles ont des yeux de plus en plus grands prêts à te dévisager, et qu'on a envie de laisser brûler les patates pour donner un goût différent, alors là tu me diras si c'est bon la fricassée! La crise était relativement bien vécue par mes grands-parents et leur famille, car l'un avait un emploi stable à la ville de Verdun et l'autre exploitait une ferme. Les échanges de coupons contre des denrées permettaient aux deux familles de bien s'en tirer sans trop faire de sacrifices. Ma mère dira de cette période que la nourriture était toujours la même, mais au moins, il y en avait sur la table.

Alcide et Éva en sont toujours à louer des terres et ils semblent avoir adopté l'habitude des locataires de certains quartiers de Montréal qui déménagent presque chaque année. C'est à Saint-Zéphirin que naîtront leurs deux derniers enfants, soit Pauline née le 31 octobre 1934 et décédée le 19 avril 1936, et Berthe-Alice née le 10 juillet 1936 et décédée le 28 juin 1937. Mathilda, la sœur cadette d'Éva, a toujours été malade et est toujours restée célibataire. En conséquence, elle n'a jamais quitté sa sœur aînée même après son mariage; sa contribution va permettre un jour à la famille d'Alcide d'acquérir une terre dans la paroisse Saint-Raphaël à Aston Jonction.



Maison de la ferme du 10^e rang, paroisse Saint-Raphaël d'Aston Jonction (vers 1955) Acquisées vers 1938 par Alcide (et Éva) Fleurent, la maison et la terre seront plus tard transférées au plus jeune de ses fils, Marcel Fleurant (Marcel est le père de Mario).



Plaque d'identité de la CAC de Lucien Fleurent
Émise par la Commission d'Assurance Chômage aux travailleurs, mon père l'appelait sa « plaque de chômage »

Mon père Lucien, vers l'âge de 13 ans, a réussi à convaincre son père Alcide de l'envoyer au séminaire d'Ottawa afin de faire de lui un prêtre. Pour Alcide, comme pour bien des pères de famille à l'époque, il était important qu'au moins un des enfants de la famille entre en religion et on était prêt à bien des sacrifices pour y arriver. Pendant le séjour de Lucien à Ottawa, la crise économique est toujours omniprésente, mais une nouvelle va la mettre temporairement au second plan...





La naissance des jumelles Dionne le 28 mai 1934 va faire la une des journaux pendant plusieurs mois. Par ailleurs, le gouvernement québécois, devant le nombre grandissant de sans-abris dans les villes, va mettre de l'avant une politique de retour à la terre en favorisant la colonisation de la région de l'Abitibi-Témiscamingue par les gens de la région montréalaise et la colonisation de la région de la Gaspésie pour les gens de la région de Québec. Les familles se verront offrir, sous certaines conditions, des terres ainsi qu'une aide financière afin de s'établir dans ces lots de colonisation.

Mon père m'a raconté son premier jour au séminaire et l'accueil qu'il reçut ne fut pas des plus chaleureux. Le père à qui il se présenta lui demanda son nom, ce à quoi il répondit: « Lucien Fleurent », mais, lorsque le père en question lui demanda si son nom de famille s'écrivait « -ant » ou « -ent » à la fin, mon père qui était tout ce qu'il y a de plus conciliant a eu le malheur de répondre que ça n'avait pas d'importance qu'il écrive l'un ou l'autre. Jamais mon père n'aurait pu s'attendre à la tornade qui s'est abattue sur lui. « Comment! », s'écria le père, « y a pas 10 façons d'écrire son nom! On fait la tête forte et on ne sait même pas comment écrire son nom! Tu as ton extrait de baptême? Sors-le! » (dans le temps, ça ne s'appelait pas un certificat de naissance). Tout penaud mon père s'est exécuté. Le père se saisissant du document et l'ayant lu, le montra à mon père et lui tint à peu près ce discours: « Si tu sais lire, regarde c'est écrit FLEURENT alors oserais-tu prétendre que le curé ne savait pas écrire ton nom? Tu n'as pas le nombril sec et tu penses en savoir plus que les curés qui ont fait des années d'études! » Mon père a tenté de répondre qu'il n'avait jamais pensé à contester le savoir du curé et que dorénavant il écrirait toujours son nom correctement, mais il n'était pas sûr que le père ait compris sa réponse (en me racontant l'histoire, mon père avait vraiment l'air penaud)...

Est-ce que tout s'est passé exactement comme mon père me l'a raconté ? N'y a-t-il pas une part d'exagération ? Je ne crois pas, ou à peine. Oui mon père aimait en mettre un peu, quand il racontait des histoires, dans le genre à dire qu'il était allé pêcher dans un lac tellement poissonneux que la première rangée avait le dos grillé au soleil. Quand il racontait ce genre d'exagération, il ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire à la fin de sa farce; et son rire était tellement communicatif que l'on riait aussitôt, que la farce soit bonne ou non. D'autres fois, mon père faisait de petites exagérations et alors on le voyait sourire en attendant d'être démasqué; or mon père m'a raconté ce fait à 2 reprises avec à peu près les mêmes mots et sans esquisser le moindre sourire. Mon père a fini par quitter le séminaire sans faire un prêtre, me disant que finalement, il n'avait pas la vocation (ceci dit avec un sourire cependant).

Par la suite mon père est retourné dans sa famille pour peu de temps et sitôt qu'il eut la permission de son père en 1937, il est parti vers l'Abitibi où il avait entendu dire qu'on pouvait gagner de gros gages dans les mines. Pendant de longues années, j'ai pensé que mon père a voulu quitter la ferme paternelle parce qu'il



*Maison du 11e rang, paroisse de Saint-Raphaël d'Aston Jonction (vers 2007)
Acquise (vers la fin des années 1930) par Lucien Fleurent et son frère Paul-Émile,
la terre sera plus tard vendue à leur frère Félien, qui l'exploitera jusqu'à son décès.*

n'aimait pas la terre, mais après plusieurs discussions avec lui, j'en conclus qu'il est allé travailler en Abitibi pour la même raison qu'il était allé étudier à Ottawa; mon père avait certes des difficultés avec l'autorité et particulièrement avec celle, intransigeante, de son père. Il ne se voyait pas travailler avec lui bien longtemps sans qu'il n'y ait conflit, mais c'est surtout le désir de voler de ses propres ailes et accessoirement d'aider son père financièrement parlant, qui le poussait à partir. Ce dernier argument a dû peser dans la balance, car il fut le seul à avoir cette permission; deux de ses frères, Paul-Émile et Maurice ont été obligés d'attendre leur majorité avant de pouvoir aller rejoindre Lucien à Val d'Or.

Prochain chapitre :

La seconde guerre mondiale...



Marguerite Bourgeoys

BOURGEOYS, MARGUERITE, dite du **Saint-Sacrement**, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de Montréal, née à Troyes, en Champagne (France), le 17 avril 1620, décédée à Montréal le 12 janvier 1700 et inhumée dans la même ville le jour suivant, béatifiée le 12 novembre 1950 et canonisée le 31 octobre 1982.

Marguerite Bourgeoys naît en France au siècle de la guerre de Trente Ans et de la Fronde, au temps des puissantes et méthodiques réalisations de Richelieu et de Colbert, au temps des grands mystiques de l'école française, Jean-Jacques Olier, Pierre de Bérulle, Charles de Condren. Marquée par son milieu et son temps, Marguerite Bourgeoys sera à la fois grande réaliste et profonde mystique. Elle y prendra aussi figure d'avant-garde.

Par son père, Abraham Bourgeoys, maître chandelier et monnayeur en la Monnaie de Troyes, ainsi que par sa mère, Guillemette Garnier, Marguerite appartient à la bourgeoisie française du XVII^e siècle. L'inventaire détaillé des propriétés et des bijoux de Mme Bourgeoys et une étude de la famille Garnier prouvent la qualité des relations sociales qu'entretenaient ses parents et l'aisance dans laquelle ils vivaient.

Jusqu'en 1950, les biographes de Marguerite Bourgeoys répétaient que, orpheline à 12 ans, elle avait dès lors été chargée de la tenue de la maison et de l'éducation de ses frères et sœurs. Des documents découverts depuis prouvent au contraire que Marguerite, sixième des 12 enfants Bourgeoys, avait 19 ans à la mort de sa mère, et qu'elle avait une sœur aînée, Anne, encore à la maison en 1639.

C'est en 1640 – Marguerite est alors âgée de 20 ans – que se situe le premier jalon de l'étonnante odyssee qui l'amènera jusqu'en Nouvelle-France.

La congrégation de Notre-Dame, fondée en 1598 par Alix Leclerc, sous l'instigation de l'abbé Pierre Fourier, avait un couvent à Troyes. Ces religieuses cloîtrées, qui ne pouvaient sortir pour exercer leur apostolat en dehors du monastère, avaient recours à un moyen terme : une congrégation dite externe, groupe de jeunes filles qui se réunissaient au monastère pour des instructions pieuses et des leçons de pédagogie.

« Quelques sollicitations qu'on lui en fit », Marguerite Bourgeoys avait toujours refusé d'entrer dans la congrégation externe, par crainte de « passer pour bigote ». Mais en 1640, lors de la procession du Rosaire, un brusque coup de barre change sa destinée. « On repassa, écrit-elle, devant le portail [de l'abbaye de] Notre Dame ou il y a au-desus de la porte une image de pierre [de la Vierge] et en jetant la vue pour la regarder je la trouvoy très belle et en mesme temps je me trouvai si touchée et si changée que je ne me connoisest plus et retournant à la maison cela paroissoit à tous et comme jetes for legère jetes la bien venue avec les autres filles. »



Gravure : BAnQ — Domaine public
Titre : Marguerite Bourgeoys. Fondatrice des Soeurs de la Congrégation de Villemarie
Éditeur : 1882-1884

La première démarche de Marguerite Bourgeoys est d'entrer dans la congrégation externe. La directrice des congréganistes est alors mère Louise de Chomedey de Sainte-Marie, sœur de Paul de Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie. Par elle, Marguerite entend parler du Canada, puis est présentée à Maisonneuve, de passage à Troyes en 1652. Sœur Louise de Chomedey et quelques compagnes supplient Maisonneuve de les amener à Montréal. Mais il refuse, disant que, dans les conditions actuelles, une communauté religieuse ne

pourrait subsister à Ville-Marie. Marguerite Bourgeoys, alors âgée de 33 ans, s'offre à y aller, et Maisonneuve l'accepte.

D'étranges refus d'admission au Carmel et à d'autres communautés contemplatives l'avaient laissée disponible pour Ville-Marie. En février 1653, elle quitte Troyes pour ne débarquer à Québec, après bien des difficultés, que le 22 septembre.

À son arrivée à Ville-Marie, Marguerite Bourgeoys ne trouve pas d'enfants d'âge scolaire, à cause de la mortalité infantile : « On a été environ 8 ans que lon ne pouvoit point élevé danfants ». En attendant, elle se fait la grande sœur des colons. Déjà, sur le bateau, sa présence leur a valu une prédication, presque une conversion, car à leur arrivée, « ils étoient changés comme le linge qu'on met à la licive ». En 1657, elle semble les avoir gagnés bien gracieusement à une corvée pour la construction de la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours (première église de pierre bâtie dans l'île de Montréal) qui, avec bien des transformations, s'élève encore aujourd'hui au même endroit. Les témoignages



de ses contemporains assurent qu'en toutes circonstances on recourait à Marguerite, véritable assistante sociale avant la lettre.

Mais la mission à laquelle ses goûts et ses dispositions naturelles la poussent, c'est l'enseignement. Le 30 avril 1658, Marguerite Bourgeoys peut enfin accueillir ses premiers écoliers, dans une étable que, faute de mieux, lui a donnée Maisonneuve. L'acte de concession dit que c'est « un bâtiment de pierre de trent-six pieds de long sur dix-huit de large, situé à Ville-Marie, proche de l'Hôpital Saint-Joseph ».

Marguerite voit cependant plus loin et plus grand car, dès cette même année 1658, elle retourne en France « dans le dessein d'amener quelque filles pour maider a recorder les enfants ». Elle en ramène trois bonnes bourgeoises, Edmée Châtel, Marie Raisin, Anne Hiou, ainsi qu'une jeune « fille forte » pour les grosses besognes. Grâce à l'aide de ses compagnes, Marguerite Bourgeoys pourra bientôt recevoir les filles du roi, ces jeunes orphelines que Louis XIV envoie en Nouvelle-France « pour faire des familles ». Elle va les « quérir au bor de leau », les prépare à leur rôle futur. C'est chez elle que les colons de Ville-Marie viennent chercher femme, non sans subir un sévère examen. Ils semblent d'ailleurs apprécier cette exceptionnelle agence matrimoniale ainsi que l'enseignement donné aux enfants à l'école de Marguerite Bourgeoys, car en 1667, dans une « assemblée d'habitants », ils prennent la résolution de demander au roi des lettres patentes pour les « filles de la Congrégation », nom que déjà, à Ville-Marie, on donnait à « Sœur Bourgeoys » et à ses compagnes.

De son côté, Mgr de Laval*, vicaire apostolique de la Nouvelle-France, lors de sa visite en 1669, approuve par l'autorité d'une ordonnance les institutrices de Ville-Marie pour l'île de Montréal et tous les autres lieux du Canada qui les demanderaient.

Marguerite Bourgeoys décide donc, en 1670, d'aller « demander des lettres patentes au roi » pour assurer l'existence de sa communauté. Ce voyage est peut-être le plus étonnant de tous. Marguerite part, seule de son sexe, avec dix sols dans sa poche. Arrivée à Paris, « sans argent sans hardes et sans connaissances », elle atteint Louis XIV. Talon avait signalé à Colbert, dans son rapport du 10 novembre 1670, les services rendus au pays par cette « espèce de Congrégation pour enseigner à la jeunesse, avec les lettres et l'écriture, les petits ouvrages de mains ». Et Colbert avait écrit en marge : « Il faut s'employer à cet établissement ». Le terrain est donc bien préparé, et Marguerite Bourgeoys obtient du roi, en mai 1671, les lettres patentes demandées. « Non seulement, écrit le roi, elle a fait l'exercice de maîtresse d'école en montrant gratuitement aux jeunes filles

tous les métiers qui les rendent capables de gagner leur vie, mais, loin d'être à charge du pays, elle a fait construire des corps de logis, défriché des concessions, aménagé une métairie ».

Marguerite Bourgeoys ramène de France trois de ses nièces : Marguerite, Catherine et Louise Sommillard. Marguerite et Catherine deviendront plus tard sœurs de la Congrégation, et Louise, la femme d'un colon nommé Fortin.

À cette époque (1672), Marguerite Bourgeoys commence à vivre l'âge d'or de son œuvre en Nouvelle-France, une décennie de grande expansion.

À la demande des familles nobles et bourgeoises qui, jusqu'alors, envoyaient leurs filles à Québec, Marguerite Bourgeoys ouvre un pensionnat à Ville-Marie, en 1676.

Mais les préférences de Marguerite Bourgeoys vont aux fillettes moins fortunées. Pour elles, elle crée la première école ménagère au pays, l'ouvroir de la Providence, à la pointe Saint-Charles. De plus, à toutes celles qui ne peuvent venir au pensionnat, elle envoie ses sœurs. Ainsi se fondent de petites écoles à Lachine, à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, à Batiscahan, à Champlain. Les petites Amérindiennes ont toujours large part dans ses préférences. Depuis son arrivée à Ville-Marie, Marguerite Bourgeoys en a attiré et recueilli quelques-unes à son école. Vers 1678, elle établit une mission au village amérindien de la Montagne. Les sœurs enseignent dans des cabanes d'écorce. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'elles habiteront dans les tours du fort construit par M. Vachon* de Belmont, tours qu'on voit encore aujourd'hui sur le terrain du grand séminaire de Montréal.

Devant les proportions, imprévisibles au départ, que prend son œuvre, Marguerite Bourgeoys s'inquiète de l'avenir. Avant de les envoyer en mission, elle a bien formé ses compagnes à une pédagogie et surtout à une règle de vie de communauté séculière qu'elle a élaborée pour imiter la vie voyageuse de Notre-Dame. Déjà, il est vrai, Mgr de Laval et Louis XIV ont approuvé un essai de ce genre de vie et, depuis longtemps, les colons leur donnent le nom de « sœurs ». Mais Marguerite Bourgeoys et ses compagnes ne peuvent faire que des promesses avec contrat civil, la hiérarchie officielle de l'Église n'ayant pas donné un règlement écrit, approuvé.

À cette fin, Marguerite Bourgeoys entreprend, en 1680, un troisième voyage en France, cette fois en compagnie de Mme François-Marie Perrot, femme du gouverneur de Montréal. Mgr de Laval, qui est à Paris, accablé de soucis, la reçoit froidement et lui interdit même toute tentative de recrutement.



Ce voyage n'est pourtant pas inutile. Marguerite Bourgeoys rencontre Mme de Miramion qui, hier célèbre à la cour, vit retirée et dirige un groupe de jeunes filles dans des œuvres de charité – une « Mère de l'Église », selon l'expression de Mme de Sévigné. Marguerite revient riche d'une précieuse observation sur la vie religieuse en France et mieux préparée à soutenir les difficultés qui vont bientôt assaillir sa jeune communauté.

En décembre 1683, sœur Bourgeoys se propose de donner sa démission et de procéder à l'élection d'une nouvelle supérieure. Mais voilà que, dans la nuit du 6 au 7 décembre, un incendie détruit la maison-mère et fait périr les deux candidates à l'élection, Marguerite Sommillard et Geneviève Durosoy.

Sœur Bourgeoys reprend alors la charge avec courage. Les années qui suivent rappellent celles des grandes fondations ; c'est l'ère québécoise qui s'ouvre. En 1685, Mgr de Saint-Vallier [La Croix*], successeur de Mgr de Laval, fait venir des sœurs de la Congrégation dans la paroisse Sainte-Famille de l'île d'Orléans. Sœur Mayrand et sœur Marie Barbier* de l'Assomption, seront les héroïnes de cette difficile fondation. Quelques mois plus tard, enchanté de l'œuvre de sœur Bourgeoys à l'ouvroir de la Providence, l'évêque décide d'en faire une réplique à Québec. À cette fin, il achète « une maison proche de la grand'place Notre-Dame, vis-à-vis la clôture des Révérends Pères Jésuites », puis il y fait venir de l'île d'Orléans sœur Barbier, qui reçoit bientôt une compagne de Montréal, sœur Marie-Catherine Charly*. C'est dans cette même maison de la Providence que Mgr de Saint-Vallier va ouvrir son Hôpital Général en 1689, créant infirmières, pour le soin des vieillards, deux sœurs de la Congrégation.

Dès 1692, tout l'établissement de la congrégation à Québec est modifié. À la demande du curé de Québec et au grand bonheur de sœur Bourgeoys, les sœurs de la Congrégation ouvrent une école pour les petites filles pauvres de la basse ville.

Quant à l'œuvre de l'Hôpital Général, Mgr de Saint-Vallier l'établit dans l'ancien couvent des Récollets, sur la rivière Saint-Charles, et la confie dorénavant aux Hospitalières.

À Montréal, en 1693, on accepte enfin la démission de sœur Bourgeoys : sœur Barbier est élue supérieure générale. À 73 ans, Marguerite ne connaîtra pourtant pas encore, dans la retraite à l'infirmierie, la quiétude de l'œuvre achevée. Mgr de Saint-Vallier va remettre en question l'essence et l'existence même de la congrégation en voulant assimiler les sœurs aux Ursulines ou leur imposer le cloître et une

règle de sa propre composition. Mais enfin, avec l'aide de M. Tronson, supérieur des Sulpiciens à Paris, et soutenue par la lucide volonté de la fondatrice, sœur Barbier réussira à faire modifier cette règle selon les exigences « de filles séculières ». Le 1^{er} juillet 1698, veille de la Visitation, en présence de Mgr de Saint-Vallier, Marguerite Bourgeoys et ses compagnes font des vœux simples, à la congrégation de Notre-Dame canoniquement érigée en communauté. Marguerite Bourgeoys s'appellera désormais sœur du Saint-Sacrement, nom qui résume les deux dernières années de sa vie, deux années de solitude et de prière. Depuis 1695, la maison-mère de la congrégation possédait enfin une chapelle, grâce aux dons de Jeanne Le Ber* qui avait demandé, en retour, d'y vivre en recluse toute sa vie.

La mort de Marguerite Bourgeoys sera, à l'image de sa vie, réaliste et mystique. Sœur Catherine Charly est mourante ; pour sauver la vie de cette jeune sœur, Marguerite Bourgeoys offre la sienne : « Mon Dieu, prie-t-elle, que ne me prenez-vous plutôt, moi qui suis inutile et qui ne sers à rien ! » Le soir même de ce jour, au dire de Glandelet, qui rapporte à ce sujet des lettres de témoins du fait, sœur Charly est sauvée et sœur Bourgeoys, jusque-là bien portante, est saisie d'une forte fièvre. Elle meurt quelques jours plus tard.

Pour mesurer la taille du personnage que fut Marguerite Bourgeoys aux yeux de ses contemporains, il n'est rien de plus révélateur que leurs témoignages d'estime et de vénération à l'occasion de sa mort. 250 ans avant sa béatification, l'admiration populaire l'avait déjà canonisée : on considérait comme des reliques les objets qu'on fit toucher à ses mains l'après-midi où elle fut exposée au public, dans la chapelle de la congrégation. L'unanimité des éloges qu'on lui adresse ne peut être fausse. Témoignage d'estime encore que le débat au sujet de la possession de ses restes, qui dut d'ailleurs se régler par un compromis : la paroisse de Ville-Marie garda son corps et la congrégation de Notre-Dame, son cœur.

On retrouve dans la pédagogie de Marguerite Bourgeoys les grands principes scolaires de la France au xvii^e siècle, et plus précisément, ceux de l'excellent éducateur que fut Pierre Fourier ; par la congrégation externe, à Troyes, Marguerite Bourgeoys avait été formée à son école. Mais elle adapte ces emprunts aux cadres de la Nouvelle-France. En un siècle où l'on se demandait encore en France si l'instruction était nécessaire aux filles du peuple, elle tient à ce que l'école soit gratuite : « Pour pouvoir instruire gratis, les Sœurs se contentent de peu, se privent de tout et vivent partout pauvrement. »



La compétence des professeurs semble une exigence de notre époque. Et pourtant Marguerite Bourgeoys la demande avec une étonnante perspicacité : « *Les Sœurs doivent prendre peine de se rendre savante et abille en toute sortes d'ouvrages. Les filles de la Congrégation abandonne leur santé, leur satisfaction et leur repos pour l'instruction des filles* ».

À une époque où l'on faisait encore largement usage du martinet, mère Bourgeoys recommande de n'user de la correction que « très rarement, toujours avec prudence et extrême modération, se souvenant qu'on est en la présence de Dieu. »

Grâce à cette bonté, qui est comme le sceau de sa pédagogie, Marguerite Bourgeoys réussit à apprivoiser les petites Amérindiennes et à former les deux premières religieuses originaires des races de l'Amérique, une Algonquienne, Marie-Thérèse Gannensagouas, et une Iroquoise, Marie-Barbe Atontinon.

C'est surtout dans la fondation de sa communauté, la congrégation de Notre-Dame, que Marguerite Bourgeoys nous paraît moderne, qu'elle prend figure de proue par ses adaptations merveilleuses et ses créations magnifiques. Elle fonde, en Nouvelle-France, au XVII^e siècle, une communauté de sœurs non cloîtrées, innovation extraordinaire à cette époque, car on ne connaissait alors pour les femmes que la clôture. Elle n'y parvient pas sans difficultés. À deux reprises, elle doit même opposer une respectueuse résistance au désir de son évêque de rattacher la congrégation aux Ursulines de Québec pour ne pas multiplier les ordres religieux dans une colonie pauvre et ne pas s'exposer aux risques d'une innovation hardie.

Marguerite Bourgeoys a trouvé une formule merveilleusement adaptée au nouveau pays. Ses filles font des vœux, mais elles sont « séculières », c'est-à-dire qu'elles « ne sont point cloîtrées », à l'instar de Notre-Dame : « La Ste Vierge na point été cloîtrée mais elle a gardé la solitude intérieure partout, elle na jamais refusée de se trouver ou la charité ou la nécessité avait besoin de secours ». C'est ainsi que les premières religieuses s'en allèrent à cheval, en canot ou à pied, faire le catéchisme dans les habitations disséminées le long des côtes du Saint-Laurent. Et « pour n'estre a charge à personne », elles devaient travailler à leur propre subsistance.

Le costume uniforme que Marguerite Bourgeoys donne à ses filles ne semble pas très adapté dira-t-on, à cette vie laborieuse. Mais si compliqué et encombrant qu'il puisse paraître aujourd'hui, il faut bien reconnaître qu'il était, à

cette époque, assez « à la mode » du temps, semblable à celui que les femmes portaient alors : robe longue, fichu et coiffe « en toile de Rouen ».

Les filles de Marguerite Bourgeoys sont, dans leur âme, profondément religieuses. Marguerite Bourgeoys dote sa communauté d'une forte spiritualité. À l'imitation de Marie, les sœurs de la Congrégation seront « vagabondes et non cloîtrées ».

Dans ce style tout à fait original, Marguerite Bourgeoys a édifié une œuvre dont la survie est certainement la plus convaincante preuve de son réalisme mystique. Elle ne promettait à ses filles que « du pain et du potage ». La perspective n'engageait guère à l'entrée dans sa communauté. Et pourtant à sa mort, en 1700, elles étaient 40 pour continuer son œuvre. En 1961, sa communauté aura compté 6 644 religieuses. Dans 262 maisons, au Canada, aux États-Unis et au Japon, la congrégation de Notre-Dame atteint, en cette même année, par l'enseignement, près de 100 000 élèves, rayonnement apostolique qui prolonge dans le temps et dans l'espace la présence de Marguerite Bourgeoys.

Marguerite Bourgeoys, à l'âge de 78 ans, écrivit ses mémoires. Inquiétée par les adoucissements qu'on apportait à l'austérité des premières années, la fondatrice, bien lucide, consigne par écrit ses avertissements, ses vues sur l'esprit de la communauté et des souvenirs personnels qui expliquent la fondation de la congrégation de Notre-Dame. Ce point de vue, cet état d'âme justifient le style, le ton des mémoires et le choix des souvenirs. Plusieurs des manuscrits de Marguerite Bourgeoys ont péri dans l'incendie de la maison-mère en 1768. Ceux qui échappèrent à la destruction furent copiés lors du procès informatif de la cause de béatification en 1867, et les copies furent conservées à l'archevêché de Montréal. L'original, gardé à la congrégation de Notre-Dame, devint presque entièrement la proie des flammes dans l'incendie de 1893. La même année 1893, des sœurs se rendirent à l'archevêché pour copier la transcription des Écrits faite en 1867 pour la cause. On trouve aujourd'hui aux archives de la maison-mère, à Montréal, outre cette copie de 1893, le microfilm de la première copie de l'archevêché, de la copie envoyée au Vatican en 1868 et les photostats reliés de ces deux copies.

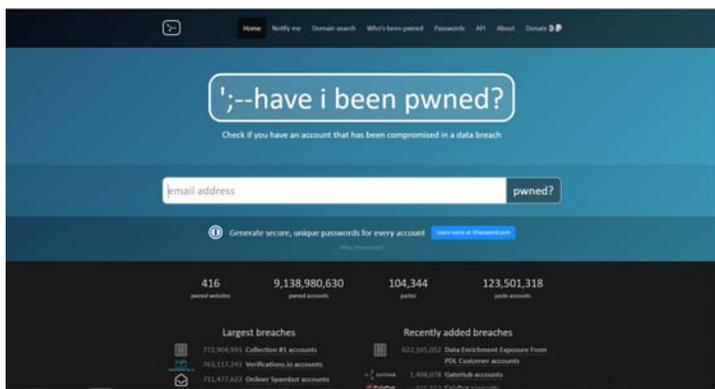
Tiré de : Hélène Bernier,
Dictionnaire biographique du Canada
http://www.biographi.ca/fr/bio/bourgeoys_marguerite_1F.html



SUR LE WEB...

Vous voulez savoir si votre adresse courriel et certaines de vos données personnelles sont en danger? **Have I been pwned** est le site qui vous permettra de le savoir. On vous présente les sites dont les bases de données furent piratées et les informations compromises...

<https://haveibeenpwned.com/>



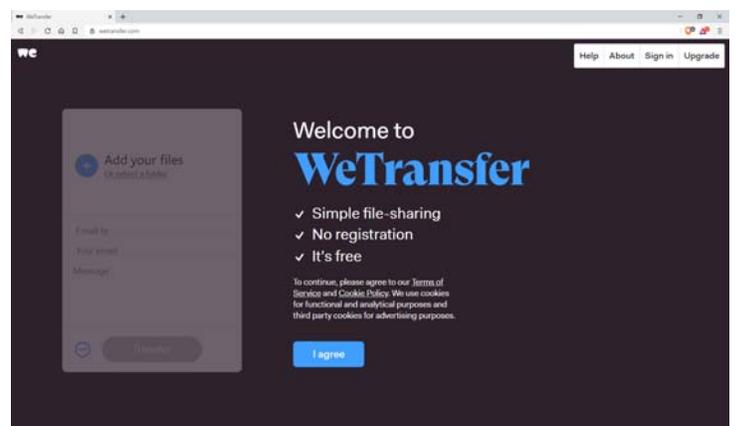
Le temps commence à vous jouer des tours? Vous n'êtes plus aussi fort que vous étiez auparavant en conjugaison? Le bon vieux Bécherelle est disponible sur Internet.

<https://bescherelle.com/>

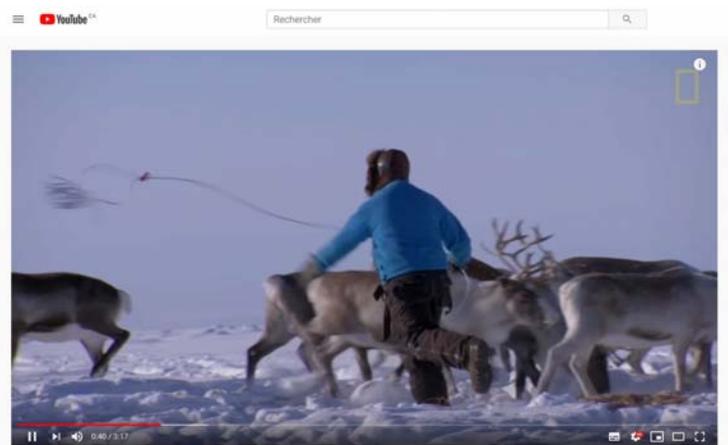


Il vous faut envoyer un document énorme par Internet mais votre fournisseur ou celui de votre destinataire n'accepte pas les courriels de plus de 10 Mo. Pas de problème. Avec **WeTransfer**, vous serez en mesure d'envoyer des documents de 2 Giga-octets. Facile à utiliser en plus.

<https://wetransfer.com/>



PAUVRE RUDOLF...



Cette vidéo d'un groupe d'éleveurs de rennes en Norvège va sans doute en faire grimacer quelques-uns. Après visionnement...euh... comment dire... Je vous laisse le soin de visionner. Frissons garantis.

<https://www.youtube.com/watch?v=8XNzNIGirLo&feature=share&fbclid=IwAR2xu42vywudpTPILdnmJsB33CjZB5S8Akb7C4Y30Xn3jgU0JF4M3JMfFs>